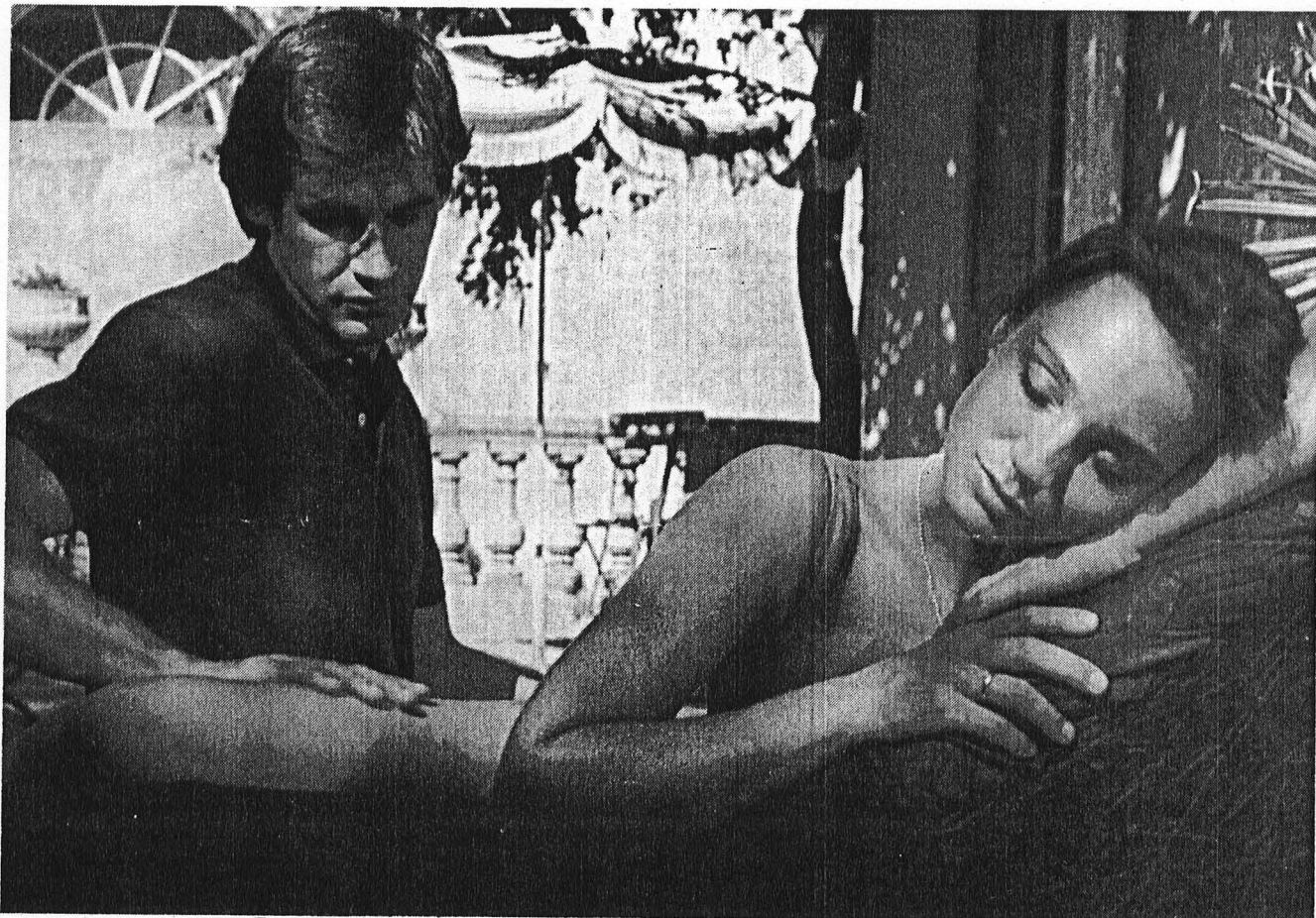


«LA MÉRIDIDIENNE»

Le goût du bonheur



François (Jérôme Angé) oint d'huile solaire la paresseuse Marie (Kristin Scott Thomas)

En 1982, riche de deux francs trois sous, Jean-François Amiguet réalisait son premier long métrage, «Alexandre». Même si sa pauvreté le faisait boiter, ce film noir-blanc 16 mm traitant du dépit amoureux portait en lui les germes d'une œuvre qu'un peu d'argent suffirait à faire éclore. C'est d'ailleurs en revoyant cette esquisse que le cinéaste veveysan a eu le déclic qui devait aboutir à «La Méridienne»: un personnage rêvait d'avoir les moyens de se faire filer par un détective pour découvrir dans le rapport du limier la vérité sur ses sentiments amoureux. Au-delà de cette intrigue pétillante, «La Méridienne» est aussi «un défi au malheur, un appel de ferveur, un film heureux, désespérément».

Dans une bourgade du sud de la France, noyée de soleil, François (Jé-

Jean-François Amiguet signe une comédie douce-amère comme la vie. Un film charmant qui réconcilie avec le cinéma et qui fait un tabac à Cannes.

rôme Angé) vit dans l'insouciance, dans l'apparence du bonheur. Il partage une maison cossue et un jardin profond avec deux sœurs, Marthe (Sylvie Orcier) et Marie (Kristin Scott Thomas), la belle indolente, qui lézarde toute la journée sur la terrasse. Mais, du bonheur, il n'existe que le désir d'y arriver. Pour Amiguet, qui s'intéresse «aux questions que peuvent se poser les gens de 30 ans, à propos de leur avenir sentimental», François est

arrivé à l'heure du choix: s'engager affectivement, se marier, faire vœu d'exclusivité, ou rester libre et batifoler de femme en femme. «François est du côté de la liberté, c'est-à-dire de l'incertitude»: inapte à la décision, ce tendre libertin fait engager par Marie un détective qui, selon le schéma ébauché au détour d'un dialogue d'«Alexandre», pourrait lui révéler, via l'objectivité de son regard professionnel, l'inclination la plus secrète de son cœur indécis. Mais l'errance affective est un mal délicieux dont on ne guérit pas facilement et cette surprenante démarche échoue. Ou, plutôt, débouche sur les révélations sentimentales que le scénario initial de François n'avait pas escomptées.

«Espèce de conte de fées qui aurait les pieds sur terre», selon l'expression d'Amiguet, «La Méridienne», ►►

►► écrit pour «oser croire que le soleil, le bonheur, la beauté sont encore possibles», est un film que rien n'enracine dans la réalité sociale, tant il est vrai que «le plus important, c'est la vie sentimentale». Ce qui séduit irrésistiblement dans ce marivaudage doux-amer, c'est l'extraordinaire équilibre entre l'aspect littéraire des dialogues (plus une voix off) et la maîtrise du langage cinématographique. Amiguet dose parfaitement les minutes de grâce visuelle (voir la très belle scène d'ouverture où l'ombre de la main de François caresse la poitrine de Marie endormie) et la magie du verbe: le parler très XVIII^e du détective ou les ambiguïtés d'une expression comme «yeux rouges», chagrin ou fatigue.

Cette harmonie délicate s'applique par la volonté du cinéaste de «privilégier la narration, d'éviter tout effet, de toujours se mettre au service de l'histoire qu'on raconte». Mais cette harmonie ne serait pas possible sans l'extrême complicité qui l'unit à sa scénariste, Anne Gonthier: il lui propose une histoire, elle en rédige un premier synopsis, qui connaîtra de nombreux développements. Le dialogue reste permanent, jusque sur le tournage où Anne, toujours présente, demeure «la responsable, la norme» des mots, tandis que Jean-François assure son rôle de «contremaître» du filmage. Cette communion, ainsi que le credo d'Amiguet, qui passionné par tout ce qui est narration déplore le laxisme scénarique du cinéma contemporain, regrette l'époque où Pinter écrivait pour Losey, où Lubitsch signait des comédies pleines d'esprit, où des auteurs comme Hitchcock instauraient par les mots un rapport ludique avec le spectateur, donnent la clé de la remarquable réussite qu'est «La Méridienne». Une comédie frémissant d'intelligence où la vie, dans toute sa complexité et ses contradictions, se révèle, sous l'apparence anodine des choses, comme une tarte aux cerises, cette friandise dangereuse qui peut toujours receler un noyau...

«La seule chose qui compte est de rester, de la première à la dernière seconde, totalement fidèle à son émotion première.» Appliquant cette honnête devise, Jean-François Amiguet, modestement, réussit à rendre au cinéma, malmené par trop de clipomanes analphabètes, ses lettres de noblesse. Il rappelle qu'avant tout cet art est l'harmonie de l'œil et de l'oreille. Du cœur et de l'intelligence.

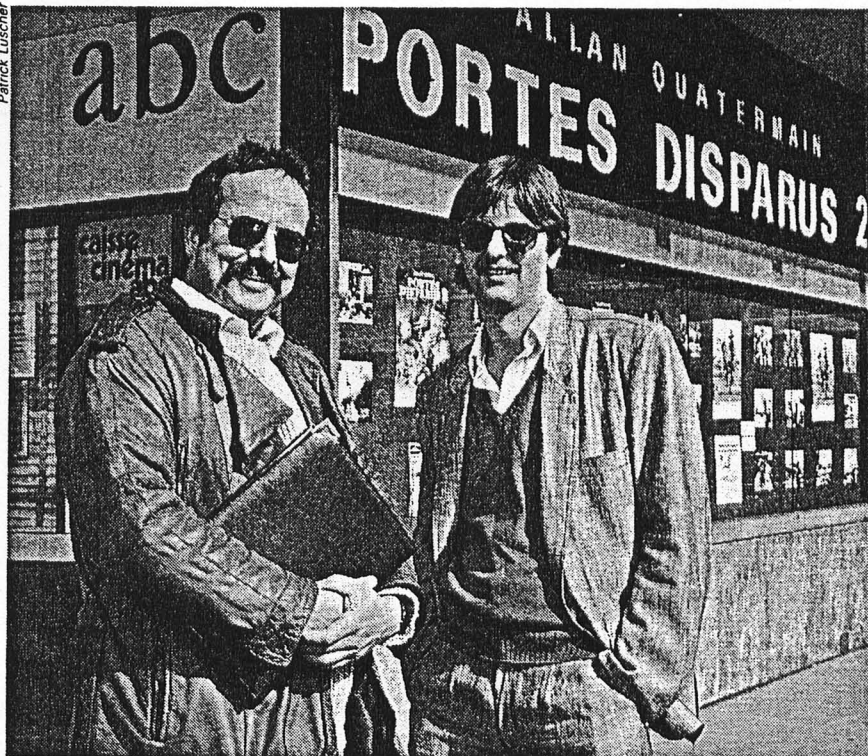
Antoine Duplan

«La Méridienne». De Jean-François Amiguet. Avec Jérôme Angé, Kristin Scott Thomas, Sylvie Orcier, Patrice Kerbrat, Michel Voïta. Suisse, 1 h 18.

FESTIVAL DE CANNES

Amiguet à l'exportation

«La Méridienne» passera-t-elle sur les écrans soviétiques? Vu de la Croisette, la chose ne paraît pas impossible. Les marchands sont habiles, et les acheteurs enthousiastes.



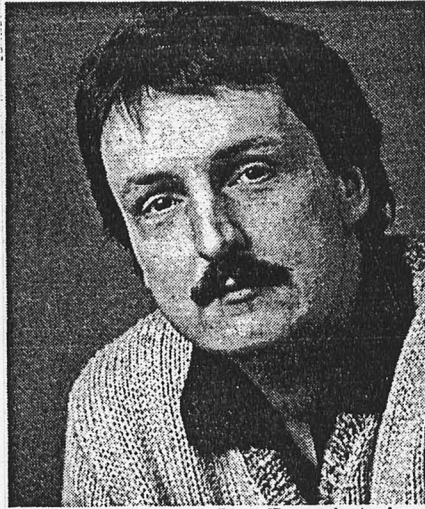
Jean-Louis Porchet et Gérard Ruy, les fondateurs de CAB Production

Jean-François Amiguet fait volontiers l'aveu de ses multiples angoisses. Ainsi, la nature l'effraie sous nombre d'aspects. Et sa hantise de l'avion est si grande que c'est par bateau qu'il se rendra prochainement aux Etats-Unis afin d'y préparer un prochain film. Sous les projecteurs, toujours cruels, du Festival de Cannes, où son second long métrage, après «Alexandre», était présenté dans la section Un Certain Regard, le phobique Veveysan a pourtant fait bonne figure. Rassuré par l'excellent accueil réservé à sa très charmante «Méridienne», et par la présence de sa coscénariste Anne Gonthier, Amiguet aborde les interviews avec une rare aisance. Il brille sur le plateau de Jean-Claude

Brialy — éternelle commère cannoise, qui officie cette année chez Canal Plus — aussi bien que dans les micros de France-Culture ou d'Europe 1. Et, lors de la présentation officielle de son film, au soir du 14 mai, c'est avec une bienveillance érudite — Lubitsch et Bataille sont évoqués — qu'il répond aux questions des quelque deux cents spectateurs demeurés dans la salle Debussy du Palais des festivals à l'issue du visionnement.

Mais, question débrouille, il faut aussi évoquer les producteurs de «La Méridienne», Jean-Louis Porchet et Gérard Ruy, fondateurs et animateurs de la société lausannoise CAB Production. La trentaine (grassouillette pour ►►►

CINEMA



Jean-François Amiguet

►►► Porchet, filiforme pour Ruey), le tandem a pris en charge le financement de «La Méridienne», près de 1 200 000 francs mobilisés en Suisse et en France, auprès des institutions de financement du cinéma et de partenaires privés. Il a aussi habilement organisé la promotion du film en Suisse romande en le diffusant, par exemple, sur le circuit de télévision du CHUV lausannois avant de le présenter, le mois prochain, aux parlementaires des Chambres fédérales. Ce n'était pas le premier coup de CAB Production. En quatre ans d'existence, la société a déjà été associée aux réalisations de cinéastes aussi prestigieux que Claude Chabrol, Jacques Doillon ou Alain Tanner. La production, comme les sorties suisse et française (accords de coproduction), assurée, il restait à exploiter le prestige de la sélection de «La Méridienne» au Festival de Cannes. Une tâche difficile, dans un marché du film saturé de productions hétéroclites — des plus infâmes productions mexicano-yankees à «L'Insoutenable Légèreté de l'Etre» — où tout est à vendre. A vendre dans un contexte de crise qui autorise les pires prévisions à la baisse. Car, si l'on en croit les habitués, c'est par trois qu'il faut aujourd'hui diviser les sommes réalisables sur le marché belge par exemple. Au regard des magnats américains ou européens qui arpentent la Croisette avec une ringarde ostentation, CAB Production affiche un look plutôt discret: petits et rares cigares, hébergement low budget (la note d'hôtel de la société ne dépasse pas les 600 francs français par jour). Mais le sens du commerce et le savoir-faire ne se mesurent pas forcément à cette aune-là. «Nous sommes là pour faire du fric», confie Gérard Ruey. Faire du fric, cela signifie vendre «La Méridienne» au plus grand nombre possible de distributeurs et de télévisions du monde entier afin de couvrir l'intégralité

des investissements opérés sur ce film, et, éventuellement, encaisser quelques bénéfices qui seront répartis entre l'auteur et ses producteurs. Ce genre de business ne s'improvise pas. Ni en amont ni en aval de la fabrication d'un film.

Ainsi, «La Méridienne» a été conçue de façon à éviter le piège dans lequel tombe trop souvent le cinéma suisse: le repli sur des réalités trop locales.

C'était l'intention de son réalisateur, c'était aussi celle de ses producteurs. «Nous avons envie de sortir du cinéma des copains», raconte Gérard Ruey. «La Méridienne» est donc un film francophone, joué par des comédiens européens et attaché au traitement d'un thème universel: la valse-hésitation sentimentale. Son montage financier, franco-suisse, a obéi à la même logique. Résultat, si le film est un film d'auteur, il est aussi un produit vendable. Ce n'est pas Douglas Amaya qui dira le contraire. Installé dans une suite d'un grand hôtel de la Croisette, ce spécialiste parisien de la vente de films à l'étranger a accepté, contre une commission de 15% prélevée sur les ventes, de faire figurer «La Méridienne» dans son catalogue, qui compte, entre autres superproductions, «Joyeuses Pâques», une bébellerie ayant rapporté 25 millions de francs français en ventes mondiales. Cette «œuvre de prestige pleine de grâce et de fraîcheur» l'a emballé. Elle lui semblait s'inscrire, aussi, dans le créneau, toujours prospère à l'étranger, des Truffaut et autres Rohmer. La prévision n'était pas fantaisiste. Convoqués pour une projection spéciale, les professionnels du shopping cinématographique étaient près d'une centaine, venus d'Europe, des Etats-Unis et même du Japon, à vouloir découvrir cette «Méridienne» que la rumeur festivalière avait sortie de l'anonymat. A la sortie de la projection, les Allemands étaient sur le point de se fendre d'un chèque de 150 000 marks pour exploiter le film en RFA, alors que les Canadiens et les Italiens tournaient favorablement autour du pot. Ce succès commercial, doublé d'une promesse d'achat fixée par Canal Plus à 750 000 francs français, devrait suivre une courbe ascendante. «La Méridienne» ayant été invitée à participer au Festival de Karlovy-Vary, en Tchécoslovaquie, Douglas Amaya caresse l'espoir de vendre le film sur le marché est-européen. Un territoire qui ne lui est pas totalement étranger: il avait déjà fourgué «Joyeuses Pâques» aux Soviétiques. «La Méridienne» sur les écrans de Tbilissi, Milan et Montréal, voilà qui ferait avancer d'un grand pas l'histoire du cinéma suisse. ■